

Réponse de Theodoros P. Zaphiriou à la Présentation des éditions bilingues (français-grec) de ses livres par les professeurs de l'Université d'Aix-en-Provence Pascal Bulhoh et Christian Boudignon à Aix-en-Provence le 12 juin 2018.

Chers amis,

Permettez-moi de vous appeler ainsi, puisque depuis 16 années et précisément depuis janvier 2002, où ont été publiés dans le No 90 de «Λύχνος» mes premiers poèmes traduits par l'infiniment regrettée Renée Jacquin, vous m'avez accueilli dans votre association et dès lors nous avons été dans une constante relation intellectuelle. Certes, depuis avril 2006 et le No 107 de «Λύχνος» le flambeau de traducteur (et d'interprète authentique en langue française) a été repris par l'excellente philologue et désormais grande amie Janine Kaminski. Je ne sais pas de quoi vous remercier en premier. De l'honneur que vous me faites depuis toutes ces années, où avec désintéressement (je vous dirai plus bas ce que j'entends par là), vous accueillez et publiez dans votre excellente et éclectique revue, mes ouvrages, ou pour l'immense joie que j'éprouve aujourd'hui à être avec vous face à face. En dehors naturellement de Janine (permettez-moi cette familiarité avec elle, que nous avons construite depuis 12 ans), je voudrais vous remercier de tout cœur, vous tous qui si généreusement me recevez ici, mais en particulier Christian Boudignon et Dominique Blanc. Christian Boudignon, qui m'a honoré d'un article dans «Λύχνος» sur mon recueil « Fruits secs » et Dominique Blanc, qui a consacré son temps et avec dévouement, comme l'a montré le résultat de son travail, m'adressant toujours prêts et à temps pour être imprimés les poèmes français de chaque recueil. Oui, vous avez bien entendu. Les poèmes français. Car le travail de traduction de Janine, comme me l'ont confirmé beaucoup d'amis parlant français et comme moi aussi je le ressens malgré mes faibles connaissances, a rendu en langue française des poèmes originaux français et non des traductions, d'originaux grecs, qui sans doute restent en arrière des français

Entre parenthèses, ce que je veux dire maintenant par accueil désintéressé. Je veux dire un accueil de l'œuvre, indépendamment de l'auteur.

Indépendamment de la relation personnelle avec lui, qui dans le meilleur des cas a la forme de l'amitié et dans le pire de compromis. Je n'ai pas besoin, je crois, de préciser que ce compromis n'a pas un contenu économique mais représente chez nous, dans notre corporation de poètes, un phénomène fréquent. Voyez-vous l'ambition du poète se trouve au-dessus de l'argent. Mais celui-ci, peut être dépensé sans compter, s'agissant de s'assurer de relations sociales et de la publicité qui s'y rattache. Le résultat affligeant se trahit dans les nombreuses colonnes de soi-disant critique. Lesquelles dans le meilleur des cas au milieu de fumeuses figures de style cachent l'opinion du critique et au lieu de se rapporter à l'œuvre jugée servent sa propre coquetterie, ou bien dans le pire des cas dégénèrent après beaucoup d'éloges en simples présentations. Voilà ce que je veux dire. Le désintéressement, indépendamment même de la juste appréciation de l'œuvre, qu'il accueille, détruit les processus pathogènes que j'ai décrits, efface l'amertume, laquelle je ne le cache pas, ai moi-même souvent ressentie, et constitue le plus grand encouragement, que du moins moi-même ai plus rarement senti. Parce que le contraire de la réception désintéressée, ce n'est pas même le rejet désintéressé, mais l'indifférence.

Seulement une dernière réflexion négative. L'indifférence pour la poésie la montre aussi de nos jours le public. Pour le dire dans l'argot du marché : la poésie aujourd'hui ne se vend pas ; le recueil poétique le plus réussi vendra autant d'exemplaires que l'œuvre en prose la moins réussie. Peut-être ce fait réduit-il la corporation des poètes à un petit village. Et comme on dit en Grèce, et peut-être même en France, petit village mauvais village. Mais d'autre part il est en général reconnu que le niveau de la poésie grecque est élevé. Je ne sais pas si c'est une question de statistique. À savoir que sur 10 millions de Grecs, qui écrivent de la poésie (mais n'en achètent pas, et seulement paient pour que leurs livres soient édités) dix poètes se montreront au niveau du Nobel. Ainsi,

s'explique, aussi, le fait que bon nombre de maisons d'édition acceptent que bon nombre de maisons d'édition acceptent d'éditer des livres de poésies. Soit pour encaisser quelque chose du ramassis poétique qui cherche la rime, selon Karyotakis, soit pour des raisons de prestige.

Et pour en venir maintenant au chapitre qui concerne la division tenace des poètes en générations. Générations de 30 (Séferis, Elytis, Ritsos), première après-guerre, deuxième génération d'après-guerre, génération de '70. Récemment on parle beaucoup de cette dernière. À laquelle j'appartiendrais moi aussi si j'avais été commémoré. Je ne l'ai pas été, mais de toute façon je ne vois pas que ces distinctions aient un sens. Je considère que l'art de la poésie est unique et indivisible. Il est déterminé, influencé, chargé bien sûr par les époques historiques et linguistiques par l'originalité et la personnalité de chaque poète, mais l'émotion la plus profonde, quand elle jaillit, dépend de la qualité des fossilisations de la source homérique, qui pour nous les Grecs modernes a été arrosée par Solomos.

Par quels poètes ai-je été influencé ? On dit et Janine Kaminski l'écrit : par Costas Karyotakis et Constantin Cavafy. Bien que la comparaison soit sacrilège, je reconnais l'influence. Peut-être est-ce paradoxal, mais sans ressembler en rien à son écriture, son style et sa thématique, profondément existentielle, marquée par les effets de la guerre civile, nullement sur une peau faussement historique, mais humain, j'aime jusqu'aux larmes et l'admire le poète grec selon moi le plus important du 20^{ème} siècle, le moins traduit, peut-être même intraduisible Tassos Livaditis. De la génération de mon âge je veux, par équité, en citer quelques-uns, qui n'ont pas réussi à être écoutés, Andreas Tzourakis et Stelios Manganias, comme je les ai distingués, le premier seulement par son œuvre, parce que lorsque je l'ai découverte, il était déjà mort très jeune, et le deuxième par sa vie poétique (nous étions étroitement amis), vie que l'a conduit cependant récemment à sa mort. Il a publié un seul

livre en 1974, et depuis il enferme tout ce qu'il écrivait dans son tiroir. J'espère un jour le déverrouiller et livrer son œuvre entière à l'imprimeur et peut-être une partie à Janine Kaminski. Je voudrais citer encore un autre poète grec très jeune exceptionnellement doué et excellent prosateur, dont me séparent 32 années, et que j'ai eu l'occasion de présenter au public athénien il y a un an. Puissiez-vous le connaître, vous aussi, par l'intermédiaire de Janine Kaminski. Son nom : Stelios Moiras.

Beaucoup de plus qualifiés que moi ont analysé oralement et par écrit les influences de la poésie française sur la grecque. Mais c'est la poésie mondiale, qui a été fondamentalement transformée par le poète absolu, Arthur Rimbaud, dont l'œuvre s'est arrêtée à son apogée, à 19 ans et dont le cas montre l'importance du talent inné, ce qui décourage dans la réalité, selon Karyotakis tout le ramassis poétique de revendiquer, malgré tous ses efforts, ne serait-ce que pour une partie de son œuvre, ne serait-ce que pour un poème, la parité poétique. Même le reste de la vie de Rimbaud et la dignité de son silence, c'est -à-dire le refus de rivaliser avec soi-même et non de se dépasser est un enseignement, mais il n'est pire sourd etc.

Voilà les quelques mots que j'avais à vous dire, le reste est affaire de poésie « de chambre » pour laquelle je n'ai aucune illusion sur les minces pouvoirs, dont je dispose, mais puisque vous avez accepté de l'écouter, telle que je l'ai lancée de mon coin éloigné, je vous prie d'accepter ce soir de vive voix ma reconnaissance.